

XYZ. La revue de la nouvelle

Blablaba

Louise Cotnoir



Numéro 109, printemps 2012

Foutaises : de l'importance de ce qui est vain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65916ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cotnoir, L. (2012). Blablaba. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (109), 11–13.

Blablaba

Louise Cotnoir

J'AI une bonne demi-heure de retard quand j'arrive à cette réception. Je l'avoue : je ne fais pas bonne figure dans ce qu'on appelle « les salons ». En général, je les évite. Mais compte tenu de mon statut « d'écrivaine en résidence » dans ce pays, il m'a paru inadmissible, voire discourtois, cette fois-ci, d'y échapper.

Dans mon unique et sempiternelle tenue noire de « soirée culturelle » (comme un uniforme de travail !), je me sens gauche en circulant entre les dignitaires ennuyeux et ennuyants, les artistes en tous genres qui savent, eux, se créer « un personnage intéressant ». Je me déplace avec des feintes et des tactiques pour éviter les uns et les autres. En serrant les coudes, j'essaie de ne pas renverser mon verre de champagne tiédi sur l'ensemble griffé de quelque convive ou d'éviter, pour la énième fois, un serveur qui s'acharne, dirait-on, à mettre ses amuse-gueule sous mon nez. L'un de ses camarades, se croyant sans doute plus habile avec les femmes, me tend, avec un regard qui se veut enjôleur, un plateau de mignardises. Et comme je ne veux pas susciter de compétition entre eux, je décline l'offre d'un rapide coup de tête. Bref, à peine ai-je mis les pieds dans cet endroit que je me sens irritée par cette atmosphère déprimante de « fausse fête ». Mais puisque j'y suis, certains automatismes doivent se mettre en marche : sourires obligatoires et serrements de mains semblent répondre correctement à la situation. Je m'y conforme, de mauvaise grâce, faut-il le dire.

Au comptoir du bar que j'ai réussi à atteindre, je dépose enfin mon verre vide que le serveur s'empresse aussitôt de remplir. « Sourire, sourire ! » me dis-je. Des fragrances coûteuses et qui soulèvent parfois le cœur enveloppent le flot de paroles confuses, le tintement des verres, quand des mains aux ongles agressivement vernis de toutes les variétés de rouges agitent leur quincaillerie de bagues et de cabochons... Je m'abstiens de décrire colliers, bracelets et chaînes qui 11

dissimulent mal l'âge de leurs propriétaires... Je me contente de supporter ce spectacle futile dont j'ai presque réussi à m'exclure. Que de stupidités, d'insignifiances, d'idioties et de lieux communs peuvent s'entendre quand on tend un peu l'oreille. J'en reste pantoise et sinistrée ! Malgré tout, je fais un effort pour en recueillir quelques-uns. Qui sait, ils pourront peut-être se glisser dans un prochain texte ! Mieux encore, en les regroupant, cela pourrait ressembler à une pièce manière Ionesco ! Voilà que l'ironie absurde me gagne !

Je vide d'un trait ma deuxième coupe de champagne tiédie. Tout à son affaire, le gentil serveur accourt, bouteille en main. L'étiquette voudrait-elle que je lui donne un pourboire ? Je me contente de hocher la tête et tant pis si je commets un impair.

Et voici qu'un homme, dans la jeune cinquantaine, aux cheveux poivre et sel, s'avance vers moi, ou peut-être cherche-t-il tout simplement, lui aussi, un refuge au bar... Le complet semble taillé sur mesure (cela se voit à l'encolure parfaite de la veste), la cravate et la chemise habilement agencées laissent à penser qu'il est un dignitaire ou un haut fonctionnaire qui occuperait un poste important, de pouvoir. À sa gestuelle décontractée, je perçois qu'il est un familier de ce genre de mondanités.

Nous restons là, silencieux, quelques instants, à siroter notre verre. Puis, sans se présenter, il dit : « Vous êtes quoi ? » Il y a quelque chose de fatigué dans sa voix, un côté « revenu de tout ». Rien que pour voir la tête qu'il ferait, l'envie me prend de lui répondre : « Je m'intéresse à "l'iridescence" des écailles sur le crapet-soleil ! » Mais je ne m'autorise pas une telle désinvolture. Je prends le temps de tremper mes lèvres dans le champagne maintenant chaud et lui déclare : « Je suis une écrivaine. Une auteure, si vous préférez », en faisant bien entendre ce *e* censé être muet. Il ne réplique pas, me dévisage un bon moment.

Je le regarde me regarder. J'imagine ces mots de mépris qui se bousculent dans sa tête avec une sorte de supériorité n'excluant pas un peu de condescendance : « Encore une de

ces intellos mal baisées qui prônent la féminisation des titres et des professions, l'utilisation du féminin dans tous les documents officiels de sorte qu'on n'arrive plus à accorder les participes passés correctement ! Sans oublier que ces sorcières de la langue revendiquent une "écriture au féminin" ! Foutaises que ces enfantillages, du blablabla de bonnes femmes ! À croire qu'elles ne se rendent pas compte que toutes ces bêtises ne changent rien à la marche du monde ! »

Son impudence dépasse ma présomption la plus vile quand il ouvre enfin la bouche et demande : « Comment écrivez-vous ça¹ ? » Je sens monter ma colère. J'étouffe.

1. Flannery O'Connor, *L'habitude d'être*, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1984, p. 279.